

**La messe
de Paul VI**
**Retour
au cœur
de la Tradition**
**Philippe
Béguerie**
**Jean-Noël
Bezanceçon**

La messe de Paul VI

Parmi ce qu'ils ont publié

Philippe Béguerie

Pour vivre les sacrements, en collaboration avec Claude Duchesneau, Paris, Le Cerf, 1991.

Pour vivre l'eucharistie, Paris, Le Cerf, 1993.

Aux sources de la foi, quatre séries pour le travail en groupes, Paris, Le Cerf, 1987-1993.

Vers Ecône, Mgr Lefèvre et les Spiritains, Paris, Desclée de Brouwer, 2010.

Jean-Noël Bezançon

Dieu n'est pas bizarre, Paris, Bayard Éditions-Centurion, 1996.

Dieu n'est pas solitaire. La Trinité dans la vie des chrétiens, Paris, Desclée de Brouwer, 2000.

Dieu ne sait pas compter, Paris, La Renaissance, 2011.

La messe de tout le monde, sans sacré ni secret ni ségrégation, Paris, Le Cerf, 2009.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Concluons avec Joseph Gelineau, jésuite († 2008), déjà cité, grand spécialiste de la liturgie, et l'un des artisans de cette réforme : « Affirmons d'emblée que l'œuvre de Vatican II au sujet de la liturgie contient les germes d'une révolution dont seules les générations à venir pourront prendre la mesure⁴. »

1. Joseph GÉLINEAU, « Réforme liturgique, renouveau de l'Église », *Études*, janvier 1964, repris dans « Vatican II, Histoire et actualités d'un concile », *Études*, hors-série, 2010, p. 128.

2. *Ibid.*, p. 130.

3. Enrico MAZZA, *L'action eucharistique*, Paris, Cerf, 1999, p. 269-270.

4. Joseph GÉLINEAU, art. cit., p. 125-126.

Petit vocabulaire de la messe

Tout au long de son histoire, la communauté chrétienne, pour parler de la messe, cette liturgie qui lui est propre, s'est forgé des mots particuliers. Leur sens n'est pas toujours évident : il arrive même à des chrétiens de les utiliser en oubliant leur origine et leur usage précis. Essayons d'en clarifier quelques-uns.

ANAPHORE. Du grec *anaphora*, élévation. C'est le nom ancien de la prière eucharistique. Ainsi l'*anaphore d'Hippolyte de Rome*, III^e siècle, à l'origine de notre Prière eucharistique n° 2. Ce nom reste en usage dans les Églises orientales.

ANAMNÈSE. Du grec *anamnesis*, souvenir. « Faites cela en mémoire de moi », avait dit Jésus. Dans la prière eucharistique, aussitôt après le récit de son institution par Jésus (voir, plus loin, *consécration*), l'assemblée interrompt les paroles du prêtre pour acclamer la présence du Christ, en s'adressant à lui (par exemple : « Gloire à toi qui étais mort, gloire à toi qui es vivant... »). Cette acclamation, longtemps tombée en désuétude, a été remise en valeur après Vatican II. Elle comporte bien des variantes, mais elle reprend toujours l'ensemble du mystère du Christ : sa vie, sa mort, sa résurrection et l'attente de son retour. Le prêtre continue alors la prière en proclamant lui aussi, ces grands moments de la vie de Jésus (ainsi : « Faisant ici mémoire de la mort et de la résurrection de ton Fils... »). Dans la tradition chrétienne, c'est beaucoup plus que l'évocation d'un souvenir : le Christ se rend réellement présent (voir, plus loin,

dans les enjeux de cette réforme, le *mémorial*).

AUTEL. Longtemps une simple table pour le « repas du Seigneur », l'autel fut ainsi nommé à l'époque de la disparition des cultes païens, par analogie avec le temple de Jérusalem et des autres religions, pour mieux souligner le caractère sacrificiel de l'eucharistie (voir, plus loin, *sacrifice*). En Orient, on continue à parler d'*agia trapezza*, « sainte table », nom que les latins donnèrent plutôt à la « table de communion », devenue, nous l'avons vu, cette sorte de barrière délimitant le chœur, devant laquelle les fidèles venaient recevoir la communion.

BÉNÉDICTION. Pour beaucoup aujourd'hui, c'est devenu une prière et un geste (imposition des mains ou signe de croix) faits sur des personnes ou même des objets. Dans la tradition biblique, c'est la reconnaissance de la bienveillance de Dieu : il nous comble de ses bienfaits, ses « bénédictions », et, en retour, nous le bénissons (*bene dicere*, en latin, dire du bien). Le juif fidèle bénit Dieu à chaque instant et en toute occasion, spécialement pour le pain et pour la nourriture : « Béni sois-tu, Seigneur, toi qui nous donnes... » C'est la prière de Jésus, notamment à la Cène, lors de l'institution de l'eucharistie. Et c'est la prière des chrétiens : « Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus Christ : il nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les cieux en Christ... » (Ep 1,3).

CANON. Du grec *kanôn*, la norme. C'est la règle commune. On parle de « canon des Écritures » pour désigner l'ensemble des textes reconnus par les Églises comme inspirés. On parle aussi de « droit canon » pour désigner la législation de l'Église. Dans la liturgie, c'est la norme de l'action : ainsi le « Canon romain », fixé entre le ive et le VII^e siècle, est la prière

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

catéchèse et évangélisation. Les Église persécutées, particulièrement dans l'ancienne Union soviétique, ou dans les pays où est interdite aux chrétiens toute autre action que strictement liturgique, ont fait l'expérience que la célébration du baptême et de l'eucharistie peut, dans une situation extrême, concentrer tout ce qui est nécessaire à la vie de la communauté.

C'est dans cette logique que nous avons pris l'habitude, en Occident, de parler de « pastorale liturgique », comme on parle de « pastorale sacramentelle », de « pastorale familiale », de « pastorale de la santé », non pas comme ministère des seuls « pasteurs », mais comme action du Christ, unique et bon Pasteur, par la médiation de tout son corps ecclésial habité et animé par son Esprit.

Abordant la question de la célébration de l'eucharistie dans cette perspective tout à la fois de « restauration » et de meilleure participation, les Pères de Vatican II, dans cette même Constitution, en demandent explicitement la « révision » :

« Le rituel de la messe sera révisé de telle sorte que se manifestent plus clairement le rôle propre ainsi que la connexion mutuelle de chacune des parties, et que soit facilitée la participation pieuse et active des fidèles. Ainsi, en gardant fidèlement la substance des rites, on les simplifiera ; on omettra ce qui, au cours des âges, a été redoublé ou a été ajouté sans grande utilité ; on rétablira, selon l'ancienne norme des Pères, certaines choses qui ont disparu sous les atteintes du temps, dans la mesure où cela apparaîtra opportun ou nécessaire » (n° 50).

Là est la source explicite et autorisée de la réforme liturgique élaborée à la suite du concile Vatican II, puis

solennellement promulguée par le pape Paul VI, sous la même forme et avec la même autorité que toutes les réformes précédentes.

Cette réflexion et cette initiative des Pères conciliaires ont elles-mêmes leurs sources dans les travaux de bien des théologiens, liturgistes et experts, travaillant ces questions depuis des années, mais surtout dans toute une maturation des communautés chrétiennes s'efforçant de s'approprier de mieux en mieux les mystères qu'elles célèbrent.

Le « mouvement liturgique » et la vitalité des communautés

« Le Mouvement liturgique, une des grandes grâces que Dieu a faites à notre temps¹. » Ainsi s'exprimait Yves Congar. La liturgie est en effet le domaine où la vie de l'Église a le plus largement préparé et anticipé l'œuvre de Vatican II. Au point que la Constitution conciliaire *Sacrosanctum concilium* sur la liturgie est le seul document de Vatican II dont l'élaboration ait vraiment pu tenir compte du schéma préparé par la commission préconciliaire. Ce qui explique que ce fut le premier texte étudié, voté et promulgué, à une quasi-unanimité.

Il faut entendre par « mouvement liturgique » tout à la fois, dans une réelle convergence, les travaux des experts, théologiens, historiens, liturgistes, et l'évolution de la pratique liturgique dans beaucoup de communautés. Il ne s'agit pas seulement ici de quelques petits groupes d'initiés : c'est bien toute l'Église en mouvement, avec quelques communautés phares, comme la paroisse Saint-Séverin à Paris, et bien d'autres. Les Pères conciliaires ont donc pu s'appuyer sur un réel *sensus fidelium*, ce consensus de l'ensemble des chrétiens qu'on aurait tort de limiter à la réception des grandes orientations de l'Église alors que, bien souvent, il en est d'abord la source.

Ce mouvement liturgique est inséparable des mouvements biblique et patristique qui se développent à la même époque, c'est-à-dire tout au long du XX^e siècle, et qui en sont la source. L'Église retrouve ses racines. Les catholiques redécouvrent, ou

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

L'abolition des ségrégations : un changement de mentalités

La réforme liturgique de Vatican II et la participation active de tous qu'elle vise à instaurer sont l'expression, la traduction pratique d'une remise à jour théologique : la réaffirmation de l'égalité de dignité de tous les baptisés auxquels est pleinement rendu leur « sacerdoce baptismal ». Même si la Constitution conciliaire sur la liturgie a précédé chronologiquement la Constitution *Lumen gentium* sur l'Église, elle en dépend théologiquement.

Mais cette évolution théologique est elle-même en partie dépendante de toute une évolution des mentalités. On a parlé d'une influence du processus démocratique des sociétés occidentales depuis deux siècles. Ce contexte a son importance. Mais l'Église, qui n'a jamais été une monarchie, ne sera jamais une démocratie. Sa réalité profonde échappe à ces catégories. Ses évolutions doivent plutôt trouver leur explication dans ce qui lui est propre, la référence à l'Évangile.

Et, ici, ce qui demande à être expliqué, c'est moins la nouvelle exigence de participation de tous les chrétiens à la vie de l'Église, à sa mission et à sa liturgie que la disparition, la mise entre parenthèses, apparemment pendant des siècles, de cette dimension constitutive de la communauté. Comment des membres du Corps ont-ils pu à ce point perdre le sentiment d'appartenance qu'ils aient si facilement pris leur parti d'une mise à distance qui faisait d'eux comme des spectateurs attentifs mais passifs de l'action liturgique, particulièrement dans l'eucharistie ?

Plusieurs facteurs peuvent être avancés comme éléments d'explication de cette sorte de parenthèse que Vatican II s'est efforcé de refermer.

Tout d'abord, dans la petite histoire de la messe que nous avons esquissée, nous avons mentionné l'évolution des lieux de culte qui, très curieusement, dans un souci de « sacralisation », se sont rapprochés de l'architecture des temples, tant juif que païens, avec toutes les séparations et ségrégations que cela impliquait. Liée à cette évolution, l'apparition d'un clergé, non seulement comme ensemble de responsables à la suite des premiers apôtres, mais comme corps social, un « ordo », au sens des castes de la société romaine, qui s'est approprié les titulatures sacerdotales laissées vacantes par la disparition du clergé des religions païennes.

Cette évolution reçut sa justification théologique d'un auteur longtemps vénéré comme contemporain des apôtres, Denys dit l'Aréopagite, que, par un double anachronisme, on identifiait tout à la fois avec le Denys qui fut converti par Paul à Athènes (Ac 17, 34) et avec celui qui fut le premier évêque de la Lutèce des Parisiens (IV^e siècle). Très lu et cité à partir du VII^e siècle, il est resté l'une des références majeures de la théologie scolastique. En réalité, les textes attribués à ce pseudo-Denys sont l'œuvre d'un philosophe du Ve siècle, beaucoup plus proche de Platon que des Évangiles. Or les « hiérarchies célestes » qu'il décrit avec la précision de quelqu'un qui aurait visité anges et archanges, séraphins et chérubins, sont pour lui la source et la justification des hiérarchies terrestres, tant celles du pouvoir politique que celles de l'organisation ecclésiale. Par l'autorité apostolique qui fut ainsi abusivement attribuée à ces textes, c'est ce qu'on a appelé par la suite l'« Église pyramidale » qui se trouvait sacralisée. Voilà l'Église qui se

retrouvait organisée et cloisonnée à l'image de la cour impériale de Byzance, voire de l'Empire perse.

Il faut ajouter à cela des éléments propres à l'évolution de la liturgie. Ainsi, dans nos régions, entre le VII^e et le X^e siècle, les liturgies gallicanes, très marquées par leurs origines celtiques et l'évangélisation menée par les moines irlandais, faisaient très largement place à l'expression populaire. Ces célébrations ont été peu à peu supplantées par la liturgie romaine, uniformisée par saint Grégoire le Grand (pape en 590), et imposée par la suite à tous leurs sujets, pour des raisons d'unité politique, par Pépin le Bref (« sacré » en 751) et ses successeurs, dont son fils Charlemagne. Or cette liturgie, très centrée sur le « chant grégorien » (attribué indûment au pape Grégoire), sans doute plus beau mais aussi plus complexe, est vite devenue le monopole des moines et des clercs formés à cela, cantonnant les autres fidèles dans un rôle de spectateurs.

Dans cette mise à distance progressive du peuple chrétien par rapport à la vie et la prière de l'Église – car désormais il arrive qu'on parle de l'Église sans même faire référence au peuple – une misogynie certaine a joué aussi son rôle. Non évangélique, parfois justifiée un peu rapidement par des références aux Pères, dont saint Augustin, elle demeure le plus souvent implicite. Mais elle peut aussi se traduire explicitement dans des décisions des autorités ecclésiastiques ordonnant aux femmes de se tenir à l'écart. Ainsi, en 813, l'évêque Théodulf d'Orléans prescrit « qu'il soit totalement interdit à toute femme... pendant la célébration de la messe, d'oser aller à l'autel ou d'assister le prêtre ou de se tenir ou de s'asseoir à l'intérieur du chancel¹... »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

jamais fini de la chanter. Les nombreuses prières eucharistiques qui nous sont maintenant proposées peuvent ainsi coexister sans épuiser l'action de grâces, et la très grande multiplicité des préfaces, richesse malheureusement trop peu exploitée par les communautés, fait chatoyer toutes les facettes de l'unique mystère.

Faisons mémoire de Jésus Christ

Voici la deuxième dimension de l'action eucharistique. Nous manquons en français d'un vocabulaire adapté pour dire cela en un seul mot. On parle d'« *anamnèse* » ou « *mémorial* ». L'un est un mot grec, l'autre sa traduction française. Mais les deux nous orientent vers le rappel d'un événement passé. Or les chrétiens ne sont pas des hommes tournés vers le passé. Ils ne cherchent pas à reconstituer la chaude atmosphère du dernier repas du Seigneur la veille de sa mort.

Quand ils « font mémoire de Jésus Christ », ses disciples parlent tout autant d'un présent et même d'un avenir. Saint Paul disait : « Chaque fois que vous mangez ce pain et buvez cette coupe vous annoncez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne » (1 Co 11,26). « Annoncer », cela peut se dire d'un événement passé, mais aussi de quelqu'un qui arrive, ou de ce qui viendra. Annoncer Jésus Christ, c'est dévoiler sa présence vivante aujourd'hui. L'eucharistie est, pour nous, le présent de la Résurrection, dans les deux sens du mot présent : elle nous la rend actuelle et elle nous en fait don.

En partageant le pain à ses disciples, la veille de sa mort, Jésus déclare : « Ceci est mon corps livré pour vous » et il ajoute : « Quand vous ferez cela, vous le ferez comme mon

mémorial. » Il ouvre ainsi sur l'avenir, le sien et le nôtre. Il se donne déjà du don total que sera sa mort sur la croix et la remise de sa vie entre les mains du Père. Et, en même temps, il annonce qu'il sera pour toujours avec nous sous le signe de ce pain partagé. Christ est vivant, présent dans l'acte même où il se donne. C'est cela que nous appelons son sacrifice. En se donnant à nous, il nous donne aussi son sacrifice : il nous donne de le vivre, c'est-à-dire de l'offrir et de nous offrir en lui au Père. Certains chrétiens, lorsqu'ils parlent du sacrifice du Christ, ne voient que sa mort sur la croix. Alors que le sacrifice du Christ, c'est toute son existence, toute sa vie depuis le départ (« Le Christ en entrant dans le monde dit : “Tu n'as voulu ni sacrifice ni oblation...” » [He 10,5], et jusque dans sa Pâque, son passage, son entrée dans la gloire du Père. C'est non seulement toute l'Incarnation mais c'est la totalité de son mystère, son être même de Fils tourné depuis toujours « vers le Père » (cf. Jn 1,1 et 18).

La prière eucharistique est tout entière « *mémorial* ». Elle est tout entière investie de la présence du Christ. Sa mort et sa résurrection sont l'objet de notre louange. Sa résurrection est le gage de sa présence parmi nous. Sa mort et sa résurrection, c'est l'œuvre de la création nouvelle qui s'accomplit. Et cette œuvre s'accomplit en chacun de nous et en nous tous, qui sommes son corps, l'Église des croyants.

Ce « *mémorial* » de la mort et de la résurrection du Seigneur est exprimé successivement de deux façons différentes. D'abord, sous la forme d'un récit, où nous nous effaçons si tellement devant celui qui est l'origine et le fondement de notre eucharistie : ce sont ses gestes et ses paroles que nous reprenons, répétant jour après jour le « récit de l'institution ».

C'est là que nous avons été créés comme corps du Christ, rendus participants au corps qui nous est offert et que nous mangeons. Puis, seconde modalité, après ce récit, le prêtre énonce le mémorial, et à notre tour, nous le chantons sous forme d'acclamation. Là notre chant s'adresse à Jésus Christ, car c'est lui que nous reconnaissons dans le pain et la coupe auxquels nous prenons part. En ce sens, les acclamations comme « Gloire à toi qui étais mort ... » sont préférables ici à des chants comme « Souvienstoi de Jésus Christ », paroles que nous nous adressons à nous-mêmes et non plus cri de joie vers celui qui se rend présent.

Envoie ton Esprit

L'eucharistie tout entière est l'œuvre de l'Esprit (voir plus loin, Quatrième partie, « L'Esprit Saint acteur principal de nos célébrations »). La prière eucharistique est adressée au Père : c'est donc à lui que nous demandons de nous envoyer son Esprit. C'est cette prière que, dans notre petit vocabulaire de la messe, nous avons nommée « *épiclèse* », d'un mot grec qui signifie « appel », « invocation ». Les liturgies orientales aiment à juste titre mettre en valeur le rôle de l'Esprit Saint. Nos prières eucharistiques issues de la réforme liturgique de Paul VI suivent les textes orientaux et se distinguent en cela du Canon romain.

L'Esprit « est Seigneur et il donne la vie », proclame notre Credo. C'est vrai dès les premières pages de la Bible. Couvant les eaux primordiales, il est à l'œuvre dans la création première. De même il féconde la parole des prophètes. Promis comme source de la Nouvelle Alliance, c'est lui qui vient sur Marie pour qu'advienne le Fils de Dieu, comme il vient sur Jésus marqué, « oint », lors de son baptême dans le Jourdain, et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« doxologie » (*doxa*, la gloire) dans lesquelles elles culminent, est elle aussi très claire sur celui auquel on s'adresse : « Par lui (Jésus), avec lui et en lui, à toi, Dieu le Père tout-puissant, dans l'unité du Saint-Esprit, tout honneur et toute gloire pour les siècles des siècles. »

Donc, l'eucharistie, prière trinitaire, oui. Prière adressée à la Trinité, non. Comme toutes les prières de Jésus, cette prière est adressée au Père. Tout au long de sa vie, aussi bien lorsqu'il prie les psaumes, que dans ses prières de bénédictions ou d'action de grâces (« Père, je te bénis... Père, je te rends grâces... »), Jésus, héritier de la longue tradition juive, s'adresse au Dieu d'Israël, le Dieu de ses Pères, le Créateur, le Dieu de l'alliance, celui-là même qu'il a l'audace inimaginable d'appeler « Père », « mon Père ». Comment alors en serait-il autrement dans la liturgie de son repas « d'à Dieu », cette prière qu'il nous a confiée en disant : « Faites cela en mémoire de moi » ? Tel est aussi le sens, la dynamique, de la grande prière sacerdotale, sacrificielle, dont Jean nous a gardé mémoire, modèle et matrice de toutes nos prières eucharistiques : « Père, l'heure est venue. Glorifie ton Fils afin que ton Fils te glorifie... » (Jn 17,1). Notre quatrième prière eucharistique, celle qui nous vient de saint Basile, est tout entière jalonnée de ces invocations reprises de cette page de saint Jean : « Père très saint, Père très bon... »

Il est vrai que l'ancien rituel de l'offertoire, qui, nous l'avons dit, était en fait un doublet de la prière eucharistique, se concluait par une prière à la Trinité Sainte, à laquelle était offert en quelque sorte le sacrifice du Christ : « *Suscipe, Sancta Trinitas, hanc oblationem...* Reçois, Trinité Sainte, cette offrande... » Les rubriques du Missel invitaient même le prêtre à élever alors légèrement la patène en s'inclinant vers l'autel :

« Le prêtre, disaient-elles, offre à Dieu le sacrifice en disant : “Reçois, Trinité sainte...”¹ » Comme si Jésus, le Fils, était aussi le destinataire de sa propre prière, comme si, par les mains du prêtre, il s’offrait lui-même à lui-même. On retrouve d’ailleurs régulièrement cette curieuse théologie chez ceux qui ont des difficultés avec la récente réforme liturgique : parmi les reproches qui ont été faits à la « nouvelle liturgie », une lettre adressée par deux cardinaux au pape Paul VI aussitôt après la publication de la « Présentation générale du Missel romain » (avril 1969) dénonçait « le fait que la finalité ultime de la messe, à savoir d’être le sacrifice de louange offert à la Très Sainte Trinité, avait disparu² ».

Bien entendu, tout ce qui concerne le Christ concerne la Trinité. Mais c’est précisément ignorer ce dynamisme trinitaire que de ne pas percevoir ces distinctions et ces relations entre les personnes divines : dans sa vie comme dans sa prière, Jésus, sur qui demeure l’Esprit, est constamment « du Père » et « vers le Père ». Ni Jésus ni, à sa suite, le Nouveau Testament, ne parlent jamais de Dieu ni à Dieu « glo balement ». La prière eucharistique, de ce point de vue, apparaît bien comme la prière par excellence de Jésus, et l’expression même de son identité filiale. En nous faisant entrer avec lui dans ce dynamisme trinitaire, elle devient pour nous le prototype de la prière chrétienne. Elle nous apprend à prier.

Non pas une présence statique mais un dynamisme : par le Fils, vers le Père

Curieusement, d’ailleurs, toute une partie de la tradition scolastique médiévale tend à minimiser l’importance de cette prière eucharistique, en y voyant une simple prière de dévotion

qui ne servirait qu'à enchâsser les seules paroles indispensables, celles de la « consécration ». Dans cette théologie, tout l'objectif de la messe est la « transsubstantiation », le changement substantiel, du pain et du vin en Corps et en Sang du Christ. Et les deux paroles considérées comme seules « consécratoires », « Ceci est mon corps... Ceci est mon sang... », sont à elles seules toute la célébration. À tel point que les indications de l'ancien Missel concernant les « défauts » pouvant se produire lors de la célébration prévoyaient que si, au moment de la communion, on découvrait qu'on avait versé seulement de l'eau dans le calice, il suffisait, cette fois-ci avec du vin, de redire ces seules paroles.

Dans une telle perspective, l'essentiel de la messe n'est plus l'action de grâces adressée au Père par le Fils et avec lui : l'adoration du Père est comme occultée au profit de la seule adoration du Christ dont la présence est produite par le sacrement. Adoration bien sûr essentielle et traditionnelle, attestée déjà par la prosternation des mages devant l'Enfant, et manifestation de la foi chrétienne dès les origines en la divinité du Christ. Mais si, par lui, avec lui, le Fils, à travers lui, dans le dynamisme de son Esprit et de sa consécration, cette adoration ne va pas jusqu'au Père, elle risque de correspondre à un appauvrissement de la foi trinitaire. Trop souvent la dévotion eucharistique, à la messe ou hors de la messe, est restée adoration du Christ, en oubliant que le Christ lui-même, précisément dans l'eucharistie, est tout entier tourné vers le Père. Tout se passe alors comme si on ne considérait dans la messe que la présence statique du Christ, sa « présence réelle », alors que la messe est aussi, est d'abord, action du Christ, son « action eucharistique », de tout son cœur, de tout son corps, vers le Père, « pour la gloire de Dieu et le salut du monde ». Ainsi, dans l'« adoration du Saint-Sacrement », vraie richesse

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Quatrième partie :
Les enjeux de la réforme liturgique

L'Esprit Saint, acteur principal de nos célébrations
Eucharistie et Trinité : la prière eucharistique nous apprend
à prier chrétiennement
Sacrifice ou repas : un faux problème
Vers l'unité ? Incidences œcuméniques de la réforme
liturgique

Conclusion : Pour la gloire de Dieu et le salut du monde !

Achevé d'imprimer sur les presses
de l'imprimerie
en avril 2012

N° d'imprimeur : XXXXX
Dépôt légal : mai 2012

Imprimé en France



Composition et mise en pages réalisées par
Compo 66 – Perpignan
476/2012

Pour être informé des publications
des Éditions Desclée de Brouwer
et recevoir notre catalogue,
envoyez vos coordonnées à :

Éditions Desclée de Brouwer
10, rue Mercœur
75011 Paris

Nom :

.....

Prénom :

.....

Adresse :

.....

.....

.....

Code postal :

.....

Ville :

.....

E-mail :

.....

Téléphone :

.....

Fax :

.....

Je souhaite être informé(e) des publications
des Éditions Desclée de Brouwer

